Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 73 (1934)

Heft: 23

Artikel: Denise

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225851

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU Journal de la Suisse romande paraissant le samedi Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron Lausanne

111

ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

ANNONCES:

Administration du Conteur Pré-du-Marché, Lausanne



ONA FENNA QUEMEINT IEN A PAS

'ANTA Caton, ona pecheinta fémalla de per tsi no. n'âve diamé étà malâda. Se n'hommo, que n'âve rein dé santé, étài mort dzoune, et sa fellhie, ona poura corsetta, âve auque que n'allâve pas, bargagnîve tre dzors per senênn, preinsai tui lou rémâidze qué y âve su lou papi.

âve su lou papi.

L'anta Caton, ma fâi, ne compreingnâi rein à tot cé commerce, et tot le dzor on l'oudâi mionnâ per la baraqua et teimpétâ apré lou mâidze que cotont on moué d'ardzeint por ne rein fére tiet de mau. Son frâro Djan qu'étai assebin venu malâdo, âve consurtâ « l'homme de l'art » quemeint dit Monsu lo menistro, âve bin prâi tui lou rémâidze qu'on li âve baillâ, mé étâi mort tot parâi (tout de même). L'anta Caton desâi:

— Se mon frâre âve volliu m'acâutâ tant min et bâire de thé à la camamila et à l'ernicâ, et sare todzo dé ci mondo.

On matin, portant, cllià fémalla tant solide s'est trovâie tota câfie ein sé léveint. Ona senânna apré Monsu Ganale, noûtron villhio mâidzo étâi inque, que li fâ teri la leinvoua, tessi, soellia et rétessi et li quemande dé bâire fiau sai (cinq à six) couelliéra d'houllie dé ruicin por sé débarrassi la panse.

Le leindéman, quand le mâidzo torne fére sa vesita, trâove l'anta Caton pllie mau et la fioula d'houllie pa pi deboutcha su la trâbllia.

- Adon, que li fâ, vo n'ai pas preind cllia pouerdze?

Na, fâi na. Y lé agotâie, mé cein âve on tant crouïo goût que ié dzerâ dé ne pas ein re-

bâire ona seule gotta. Mé, mé, tchina drôla dé fémalla vo z'êtes! Voutron frâre Djan, lui, étâi on âtre corps, qu'a preind tot ce qu'y li é quemandâ.

— Ouâi, mé, fâ l'anta Caton, iô éte, ora, mon

frâre? Ere mort.

Djan-Pierro dé le Savoles.

DENISE

Elle était belle, Denise; Farouche, à ce qu'on disait, Mais ma bague lui plaisait, Et pour moins l'on s'humanise.

Un jour sous un cerisier, Je la vis toute seulette; Sur la branche, une fauvette Bavardait à plein gosier.

Au bruit de mes pas, Denise Se leva, l'air tout tremblant; La fauvette en s'envolant Fit tomber une cerise.

J'en vis d'autres, çà et là, Rouges parmi l'herbe verte, Et j'aperçus, entr'ouvere, Sa bouche qui me troubla.

Sous un rayon, l'améthyste A mon doigt étincelait; Denise la contemplait D'un long regard doux et triste.

Elle te plaît donc toujours? Lui dis-je, prends-la, ma belle. Et je vis dans sa prunelle Des caresses de velours...

Mais il faut que, sans colère, Tu me donnes à l'instant Cinq ou six baisers - autant Que de cerises par terre.

Vers son rateau bravement, Elle courut, empressée; le crus l'avoir offensée, Et m'en allai tristement.

Mais voici qu'elle m'implore D'un accent gonflé d'émoi ;

— Oh! dit-elle, attendez-moi! Je vais en abattre encore!

AVENCHES AU PRINTEMPS

ANS une plaine verdoyante, une colline se dresse, portant la petite cité moyen-nageuse d'Avenches. Ville aimable et souriante, aux maisons étroites, dont les avanttoits s'avancent jusqu'au-dessus des trottoirs. Le soleil du matin éclaire les façades des vieilles demeures et donne du relief aux moulures des balcons comme aux arcades des fenêtres. Peu à peu la rue s'anime. Un paysan passe avec son char à banc; puis c'est le laitier qui disparaît dans une rue adjacente, au fracas de ses «boilles» qui s'entrechoquent. Alors les négociants ouvrent leurs échoppes et, le nez en l'air, consultent le temps, avant de donner le premier coup de balai sur le trottoir.

Cependant, sur la place du Château, tout est tranquille à cette houre matinale. Le vaste édifice élève sa masse grise au-dessus des toits voisins. On gravit quelques marches dans la haute tourelle cylindrique et l'on évoque le passé. Ce quartier, c'est la vieille, vieille ville, celle du moyen âge et de l'époque bernoise. Car les Bernois, gens pratiques et gouverneurs habiles, n'hésitèrent pas à installer princièrement leurs bail-lis. Sur l'emplacement du vieux château épiscopal, cet édifice de style renaissance fut construit. Les baillis qui y séjournerent ont laissé, sous forme d'armes et d'inscriptions diverses, des traces de leur passage. Et maintenant, ce sont les petits écoliers avenchois qui ont pris possession de cet édifice et qui, à certaines heures de la journée, l'ont transformé en ruche bourdonnante.

Et quand on quitte le château, on arrive sur la place du nord où se dresse, imposant dans sa nudité, le vieux musée. Tout près, une pelouse en forme de cuvette : c'est l'amphithéâtre. Un troupeau de poules se promène à l'endroit où des gladiateurs luttèrent jadis en présence d'une foule en délire. Et, au pied de la haute muraille, voici un entassement de pierres : seuls vestiges d'une civilisation disparue.

Quand on quitte de musée où sont conservés fibules, anneaux, statuettes et amphores, on jette un dernier coup d'œil aux mosaïques. Mais ce qui retient l'attention, ce ne sont pas ces débris,

mais le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. Le regard cherche les collines voisines où se dresse le rideau sombre des sapins. Il glisse le long des pentes verdoyantes où les cerusiers en fleurs mettent partout des taches d'un blanc éclatant et s'arrête sur le lac de Morat dont les eaux calmes sont à peine ridées par la brise ma-tinale. Au delà du petit lac, le Vully élève sa croupe verte toute pareille à une colline toscane.

Pays avenchois, petit pays bien à soi, dont toute la vie est concentrée dans deux ou trois bourgades où l'on conserve jalousement les tra-ditions vaudoises : l'hospitalité souriante, la bon-

ne humeur et la jovialité.
Il suffit de quitter l'esplanade du musée pour apercevoir, à un jet de pierre du chemin de Do-natyre, le cigognier qui érige sa haute colonne jaunâtre au milieu des vastes prairies semées d'arbres fruitiers.

Et l'on traverse cette plaine où s'élevait jadis la ville romaine d'Aventicum, ville de quarante mille habitants et capitale de l'Helvétie. Des vestiges de murailles se dressent encore çà et là et l'on peut, d'un coup d'œil, faire le tour de l'ancienne cité. De la Porte-est, dont la tour a été entièrement reconstruite, on domine toute la contrée.

Sur ces prairies où croît l'herbe nouvelle, sur ces champs qu'on laboure pour planter les pom-mes de terre, il y eut jadis des temples, des bains et des maisons carrées où vivaient de nobles Romains. Et les jours de marché, la foule oiroulait dans les rues, la foule des badauds, des mar-chands et des gens du peuple qui brusquement s'écartait pour laisser passer les litières des gens de qualité. Ici et là, des paysannes vendaient des

